

Magdalena Vern

Le travail du Feu

Edition **S**cripta

Fausse dormeuse au creux de moi tapie,
Dans les solitudes honteuses,
Monstrueuse
Qui me ronges et détruis,
Je te sens rôder
Sans repos, haleter
Contre moi, dans ma gorge feuler.
C'est ton heure, incomprise. Va, sur la trace ouverte
Bondis
Hors de l'exil où ma peur t'a bannie,
Jaillis, bondis, ma haine chasseresse,
Inlassable, débusque
Ce qui, se dérochant, me dérobe à moi-même...

Danse des Kabires – Chant IV

Table des matières

Première partie L'Empreinte	9
I. Le thème astral	11
II. Terreur d'amour	37
1. <i>Le vide</i>	37
2. <i>Un espace urbain sans âme</i>	61
3. <i>La longue stagnation intérieure</i>	98
III. Avant le destin	145
IV. Dans le piège	167
Deuxième partie La Quête	205
I. « La force »	207
II. Travail intérieur	237
1. <i>De ce jour, et pendant des années</i>	237
2. <i>Les portes d'airain, les inexorables</i>	289
3. <i>Les jours suivants furent des plus quotidiens</i>	327
4. <i>Il y avait une année environ</i>	354
5. <i>Sur mon lit, quelques heures</i>	374
Troisième partie L'Enquête	407
I. L'enquête avortée	409
1. <i>Temps de latence</i>	409
2. <i>"Signes morts"</i>	449
II. L'enquête rêve à rêve	469
1. <i>Si le bonheur profond</i>	469
2. <i>Voici donc ce rêve, premier des « signes morts »</i>	484
3. <i>Le premier « signe mort » ayant anticipé</i>	495
4. <i>Les trois thèmes conjoints dans les « Signes morts »</i>	507

5. <i>Autant les rêves d'enquête, de 87 à 91</i>	520
6. <i>Jeudi 9 janvier 92</i>	532
7. <i>C'est seulement parvenue à ce point</i>	548
8. <i>Vendredi 25 septembre 1992</i>	566
9. <i>Les rêves soulignaient ma libération</i>	584
III. <i>Hommage</i>	597
Épilogue	619

Première partie

L'Empreinte

I. Le thème astral

Je ne me rappelle pas quels sentiments j'éprouvais à l'égard de mon père jusque vers l'âge de dix-onze ans, ni la tonalité du lien quotidien entre lui et moi. Seules subsistent trois images, lointaines, pâlies. Mon père porte deux seaux d'eau de taille très inégale, qu'il est allé remplir à la pompe du bourg ; sur sa demande, je me suspends à son bras du côté du seau le plus léger, pour faire contrepoids. Je me vois, également, pédalant sur mon petit vélo à travers la campagne devant ou derrière lui sur son grand vélo ; nous allons chez des paysans des environs qui nous vendent un peu de nourriture, car c'est la guerre. Enfin je me vois dans la foule qui se presse autour du camion des Américains, qui viennent de lancer autour d'eux bonbons et cigarettes ; c'est le jour de la « Libération » ; je me suis battue pour conquérir quelques pincées de tabac piétiné, que je tiens précieusement dans la paume de la main, à l'intention de mon père. Images assez heureuses, semble-t-il, que ne vient contredire aucune image de sévérité ou de dureté, bien que je sache, mais de façon abstraite, que mon père pouvait, rarement, et jamais sans une raison précise, se mettre en colère et me donner quelques tapes qui faisaient vraiment mal, mais par lesquelles je ne crois pas avoir été autrement marquée. Des images qui me sont restées, il n'y a que peu à inférer, et rien avec certitude. Leur petit nombre est surprenant, et par ailleurs, pour ce qui est du moins des deux premières, elles ne s'accompagnent d'aucune charge affective, l'impresion de l'image dans la mémoire semblant due avant tout au caractère particulier de la scène, qui dans les deux cas sort de l'ordinaire des jours. La troisième image, elle, est bien porteuse d'une charge affective, puisqu'elle traduit mon désir de faire plaisir à mon père, et donc une disposition d'esprit positive envers lui, mais qui peut avoir pour origine aussi bien l'envie de recevoir des louanges qu'un véritable élan du cœur – j'avais en effet grand besoin de louanges alors, étant méprisée et rabaissée par les

religieuses à l'école en tant que fille de « réfugiés ». Je sais que mon ofrande fut bien reçue, parce que mes parents m'en ont reparlé plus tard comme d'un geste qui les avait émus, mais je n'ai pas gardé la plus légère trace de la réaction de mon père, si bien que cette image ne dit finalement, comme les deux autres, que très peu de chose sur le rapport personnel entre mon père et moi. Mais ce « très peu de chose » prend peut-être toute sa signification lorsqu'il est lu à la lumière insolite d'un quatrième souvenir, très précisément situé, juste avant mes sept ans. Souvenir, lui, d'un autre ordre.

Sa netteté n'est pas allée s'affaiblissant, mais se renforçant avec les années jusqu'à une intensité surréelle, à mesure que l'ébranlement ressenti se transformait chez moi en conscience et en connaissance. Et bien sûr, je le sais aujourd'hui : ce que mon père exprima ce jour-là, c'est le sentiment de beaucoup de pères à la naissance de leur deuxième, de leur troisième enfant, quand la paternité, déjà vécue avec intensité, n'est plus une expérience toute neuve. Mais à l'époque, je n'avais pas encore sept ans.

Ma petite sœur était née quelques jours plus tôt, il y avait environ une semaine, peut-être deux. Je me promène avec mon père. Après avoir longé les douves, nous sommes de nouveau à l'intérieur des remparts. Je suis habillée avec un soin particulier, c'est sans doute dimanche, au mois de Juin, le soleil est haut. Je marche près de mon père dans la rue pavée, déserte à cette heure, qui mène à la collégiale, dont la force de pierre est soudain là. Mon père se met à parler dans le silence, d'une voix assez basse et lente, tout autre que sa voix habituelle, sur un ton de confiance un peu honteuse. Il dit qu'il est déçu, qu'il s'attendait à éprouver à la naissance de ma sœur la même joie que lors de ma naissance, mais cette joie n'est pas venue, elle ne vient pas, ne viendra plus. J'entends, mais les mots n'entrent pas en moi. Je sens : mon être les refuse. Ils glissent tout le long de la faille sans fond qui s'ouvre dans l'instant entre mon père et moi, ou qui était peut-être déjà là, à mon insu, sous la surface des jours. Je me suis fermée, rétractée presque avant d'entendre. Je marche au bord du vide, je marche sur le vide, la force de la pierre est là, elle me tient, m'accompagne. Je parle à mon tour.

Je dis mon refus. Mais je ne suis pas en mesure de discerner le point exact de ce refus, d'en saisir clairement la portée, aussi vertigineuse que l'abîme refusé. Je ne peux l'exprimer que de façon faussée, qui me détourne de moi-même en m'obligeant à entrer dans un rôle, et par là, nécessairement, dans le jeu de mon père, mais pas jusqu'au cœur de son jeu,

pas jusqu'à me livrer. Je lui réponds sur le ton de la remontrance, telle une « petite mère » confite en sagesse et en bons sentiments, qui récite à son fils la leçon de morale bien apprise, fidèlement transmise. Je lui fais reproche et honte d'éprouver ce qu'il éprouve, d'être injuste envers son enfant qui vient de naître, et dans l'inauthenticité même du rôle où je me réfugie, je suis absolument vraie. Tandis que je parle, un sol se reforme sous mes pas, comme si l'existence retrouvait son assise habituelle, son cours normal. Mais ce sol n'a plus désormais qu'une apparence de solidité, il n'est plus qu'une apparence de fondement. Je perçois, je ne cesserai plus de percevoir plus ou moins obscurément la faille ouverte dans la profondeur, qui sauvegarde l'essentiel : qui sauvegarde dangereusement l'essentiel.

Lorsque ces quelques lignes furent écrites, je les lus à une amie de toujours, qui me rappela que je lui avais raconté, quarante ou cinquante ans plus tôt, cette scène de mon enfance, et elle me demanda pourquoi j'avais omis, dans le texte que je venais de lire, ce qui lui était resté le plus fortement en mémoire. Je la regardai sans comprendre. Elle me dit alors que dans mon récit d'autrefois, j'avais rapporté une dernière phrase de mon père. J'avais dit qu'il avait conclu sur ces mots : « Tu seras toujours ma préférée ». Ce rappel n'éveilla pas en moi le moindre écho. De cette phrase, je n'ai plus le moindre souvenir. Alors que la scène dans son ensemble a gagné en force et en netteté, cette phrase est tombée dans l'oubli. Elle est cependant tellement dans la ligne de ce qui précède (même si jamais, plus tard, je ne notai de la part de mon père une préférence pour moi) qu'il est quasi certain qu'elle a bien été prononcée. Mais lorsque j'avais rapporté cette phrase à mon amie, le détachement qui depuis l'a effacée de ma mémoire n'avait pas encore fait son œuvre.

J'ai pu oublier des paroles précises, au fond secondaires, pas ce premier vertige.

A observer la vie de tous les jours telle qu'elle se présentait à l'intérieur des remparts, ou sur la « promenade » qui faisait au bourg médiéval, tout le long de la ceinture de pierre, une deuxième ceinture d'herbe et de grands arbres, on aurait pu se demander si la race des garçons était éteinte ou en voie d'extinction, les gens de Souvance, étrangement, n'ayant peut-être dans les dernières années donné naissance qu'à des filles. Je ne me posais pas la question à l'époque, je ne sentais ni ne remarquais aucune absence, les choses me paraissaient tout à fait naturelles telles

qu'elles étaient. Bien sûr, je savais qu'il existait des garçons : on en apercevait un parfois, il traversait la rue, l'instant d'après il avait disparu. Nulle part, jamais, deux ou trois garçons rassemblés, jamais un groupe de garçons de notre âge, qui nous auraient disputé les lieux pour organiser leurs propres jeux. Souvance appartenait aux filles, et à elles seules. C'est que l'école des garçons était située hors des remparts, dans les bâtiments du « petit séminaire », derrière un haut mur qui ne laissait rien voir et un portail toujours fermé. Il est certain que par divers moyens : « études » du soir, sorties collectives dans la campagne le jeudi et le samedi, prolifération, à la messe et aux vêpres du dimanche, des « enfants de chœur » – en qui je ne voyais que des « enfants de chœur », pas des garçons –, on faisait en sorte de maintenir les garçons le plus possible séparés des filles, et de repousser aussi tard qu'il se pouvait le moment de l'inévitable rencontre, si souvent fatale à la vertu de pureté, et donc si périlleuse pour l'âme. Cette explication de l'absence des garçons est nécessairement la bonne, puisque les garçons existaient bel et bien, et en nombre, ainsi que j'eus l'occasion désagréable de le constater.

Une fois par semaine, une « chère sœur » – c'était ainsi qu'on appelait les religieuses qui nous faisaient l'école – nous accompagnait après la classe à la collégiale, où une leçon de catéchisme nous était dispensée par le vicaire dans l'ombre froide et humide d'une chapelle latérale. Mais la hauteur s'enchantait des couleurs somptueuses d'un vitrail que j'ai su plus tard être celui de l'Arbre de Jessé. Le bleu profond, le grenat, le jaune safran caressaient la pierre loin au-dessus de nous. Je ne revois pas le visage du prêtre, ni ne me souviens d'aucune de ses paroles. En chœur ou séparément, nous récitions la leçon de la semaine précédente, apprise dans notre « livre de catéchisme », où toutes les questions théologiques et morales étaient traitées, comme disait le sous-titre du livre, « par demandes et par réponses » – demandes et réponses que nous enfilions sans distinction dans un chantonement moutonnier. Cette judicieuse vérification de nos connaissances donnait évidemment lieu à une note et à un classement. Puis on nous indiquait la leçon à apprendre pour la semaine suivante, et nous ne risquions guère de nous tromper, car c'était toujours la leçon suivante dans le livre. L'heure de catéchisme était alors terminée, nous pouvions sortir, et c'est à ce moment-là qu'une année, vers le milieu de l'automne, les garçons firent soudain irruption dans mon existence.

Une classe de garçons de l'école du « petit séminaire » se trouvait avoir également cours de catéchisme le même jour et à la même heure que nous. Nous ne le savions pas : nous n'entendions rien – le cours avait sans doute lieu au presbytère – et nous n'avions d'ailleurs pas vu, lorsque nous

débouchions nous-mêmes sur la place de la collégiale, arriver les garçons. Ce fait montre bien, étant donné l'extrême resserrement des lieux, qu'on avait soin, par un léger décalage de temps, d'éviter une rencontre entre eux et nous, et de même qu'on les faisait arriver un peu plus tôt, on les libérait aussi un peu avant nous, dans la pensée qu'ils seraient déjà de retour au « petit séminaire » lorsque nous sortirions. Mais cette sage prévoyance se trouva déjouée par la malignité d'une douzaine de garnements qui, si nous ignorions leur présence à proximité de nous, eurent tôt fait de repérer la nôtre, et trouvèrent amusant de nous attendre dissimulés derrière les contreforts de la collégiale, dans une très étroite ruelle où nul ne passait que les deux ou trois habitants du presbytère. Dès que la lourde porte du transept était refermée, nous coupant toute retraite vers l'intérieur, ils jaillissaient hors de la ruelle et se précipitaient sur nous. Les filles prenaient leurs jambes à leur cou et, les distances étant très courtes, la plupart se trouvaient bientôt à l'abri chez elles. Mais quelques-unes étaient lentes à réagir et ne savaient pas courir, d'autres habitaient plus loin et s'essoufflaient. Quand un garçon réussissait à en attraper une – et c'était évidemment toujours la plus apeurée, la plus inapte à se défendre –, ils se mettaient à plusieurs pour taper sur elle, la poussant dans tous les sens et lui tirant les cheveux en ricanant. J'étais révoltée par leur lâcheté, atterrée par l'étrange bêtise de leur méchanceté, et enragée de mon impuissance à leur faire entendre une parole. De plus, l'occasion était trop belle – et indubitablement juste – de me battre enfin « pour de vrai ». Car j'aimais me battre, mais si parfois une fille se laissait persuader de lutter avec moi, elle ne s'engageait pas vraiment, et j'étais frustrée. Contre ces garçons, je pouvais enfin me battre. Je me mis en devoir de constituer à moi seule une arrière-garde, et de couvrir la retraite des moins agiles, comme de celles qui habitaient le plus loin. Je courais donc derrière mes camarades, au niveau de la plus lente, et quand je sentais qu'un garçon était sur le point d'étendre la main, je me retournais brusquement et faisais face, avec une telle fureur de poings et de pieds que les garçons les plus proches s'en trouvaient décontenancés un instant, instant que les autres filles mettaient à profit pour prendre de l'avance. Je me remettais alors à courir de toutes mes forces pour rattraper les dernières, ils s'élançaient à nouveau, le manège se répétait ainsi plusieurs fois. Quand il ne restait plus que moi, la plupart abandonnaient : je ne leur donnais pas ce qu'ils cherchaient, la chose n'avait plus d'intérêt. Quelques-uns cependant persistaient : ils m'en voulaient de leur avoir gâté le plaisir. Je commençais alors à reculer lentement en direction de chez moi, sans cesser de leur faire face, et mon regard leur disait assez la sauvagerie que je mettrais à me défendre s'ils me touchaient, ainsi que ma détermination à ameuter par mes hurlements

le bourg tout entier si les choses prenaient décidément mauvaise tournure. Ils finissaient par s'en aller, et je parcourais tranquillement les derniers mètres qui me séparaient de la maison. Mais ils ne renonçaient pas pour autant à leur passe-temps. Toutes les semaines, ils nous attendaient. La peur s'installait chez les filles, nous hésitions longtemps à quitter l'abri de la collégiale. Quand il fut clair qu'ils ne se lasseraient pas, un juste sentiment du rapport des forces en présence me montra que j'avais atteint les limites de ce que je pouvais faire et me convainquit d'aller avec deux ou trois camarades exposer la situation à la « chère sœur » Madeleine, notre maîtresse, afin qu'elle en parle à la « chère sœur supérieure », qui seule avait l'autorité nécessaire pour demander au directeur du « petit séminaire », ainsi qu'au curé, de mettre un terme à ce vilain jeu. La chasse aux filles prit fin dès la semaine suivante : les garçons ne nous attendaient plus. Ils redevinrent invisibles.

C'était, pour moi, ce qu'ils pouvaient faire de mieux. Je n'avais pas de frère, et jusqu'à cet épisode les garçons n'avaient pas eu de réalité pour mon sentiment. C'étaient des ombres qui, ainsi qu'il a été dit un peu plus haut, passaient parfois silencieusement pour s'évanouir aussitôt sans laisser de trace. Quand ils n'étaient pas là, rien ne manquait, et leurs rares apparitions laissaient le monde inchangé. Après l'épisode de la chasse aux filles, l'existence des garçons s'imposa dans mon image du monde, mais elle s'y imposa comme un corps étranger et indésirable, comme une présence de fait et non de droit, que je souhaitais la plus lointaine possible, la plus proche possible de l'oubli. A partir de ce moment-là, les garçons se trouvèrent classés d'emblée pour moi en deux catégories : ceux qui étaient seuls, ou à deux, à trois à la rigueur – mais ce chiffre était un seuil inquiétant – et ceux qui étaient en groupe. Le mépris indigné qui me soulevait contre ces derniers n'était pas seulement le déguisement vertueux du plaisir que j'éprouvais à me sentir importante et à jouer, pour une fois, le beau rôle. C'était ma réponse intime à une violence tellement dénuée du plus faible éclat de courage, de la moindre étincelle d'énergie, qu'on n'en comprenait pas même l'origine. Cette violence ne se mettait en branle que sous le couvert du nombre anonyme, faisant d'eux comme un seul corps aux bras multiples et au même ricanement multiplié. Ces garçons en meute, je le sentais avec force, n'étaient pas des êtres humains. Mais je sentais, tout aussi fortement, qu'ils n'étaient pas non plus des bêtes. Il aurait mieux valu qu'ils soient des bêtes. Ils constituaient une espèce à part, une engeance à figure humaine, surgissant de nulle part, et méprisable sans recours. Au fond, il aurait fallu les supprimer, pensais-je parfois, très froidement. Comme on supprime des nuisibles. Mais sous la froideur perçait

aussitôt la difficulté : les supprimer ? C'est-à-dire : les détruire ? Voulais-je cela ? Allais-je vraiment jusque-là ? Non sans doute... La question était scabreuse, et pénétrante. Mais posée ainsi, dans le vide en quelque sorte, elle ne menait guère plus loin qu'elle-même et je pouvais donc, à mon grand soulagement, la laisser en suspens. Peut-être se ferait-elle, un jour, plus réelle, plus précise. Pour l'instant, la seule attitude juste était d'éviter ces garçons, et de se battre contre eux seulement si on y était obligée. Il ne fallait pas, je l'avais compris, vouloir se battre avec eux, vouloir se mesurer à eux. Ils ne cherchaient justement pas, surtout pas, à se mesurer à l'autre, mais seulement, quand ils étaient sûrs d'être les plus forts, à se moquer de l'autre, à l'humilier. Ils n'étaient pas des ennemis, ils étaient trop bas pour cela. Le mépris que j'éprouvais pour eux était intime et radical. Et sous le mépris, il y avait quelque chose de pire que le mépris : une répulsion qui faisait presque mal, et me faisait plus peur que la réalité concrète de ces garçons. Je me trouvais frustrée de l'ennemi véritable vers lequel mon être criait, de celui qui, sans songer à m'éluder, sans chercher à m'humilier, resterait sans faillir debout face à moi, toutes ses forces engagées dans le combat, à la vie à la mort.

La distinction qui s'était établie en moi entre les garçons seuls et les garçons en groupe était évidemment très insatisfaisante, puisqu'elle ne me disait rien de stable sur la nature des garçons, le même garçon pouvant, selon les circonstances, être seul aujourd'hui, ou à tel instant, puis se retrouver en groupe le lendemain, voire l'instant suivant. La nature des garçons en général et de chaque garçon en particulier était donc pour moi un sujet de perplexité extrême. L'existence des garçons était certes devenue une donnée solide et constante, mais c'était une donnée que seule l'intelligence intégrait, non le sentiment, qui s'arrêtait là comme devant un trou noir, et, ne pouvant aller plus loin, s'enlisait dans les incohérences et les contradictions. Un garçon seul, même s'il m'apparaissait toujours comme une créature étrangère et bizarre, avait cependant à mes yeux toutes ses chances d'être, non une figure d'apparence humaine, mais un être humain véritable, et j'aurais pu, si l'occasion s'en était présentée, essayer d'entrer en relation avec lui. Cependant, comme ce même garçon allait forcément se retrouver en groupe un jour ou l'autre, une incertitude flottait autour de lui quant à sa nature profonde. Et pour ce qui était des garçons en groupe, je ressentais comme quasi impossible, après ce que j'avais vu d'eux et de leur comportement, qu'ils puissent recouvrer, même une fois seuls, la qualité d'être humain véritable. Même seuls, ils portaient en eux, me semblait-il, la marque du groupe ; ils restaient toujours, même lorsque cela ne se voyait pas, anonymes et confondus dans la même violence basse et bête,

qui n'attendait que la reconstitution concrète du groupe pour se manifester à nouveau. C'est dire que l'être d'un garçon était toujours pour moi extrêmement problématique, puisque la crainte existait que le garçon se révèle être en réalité, au fond de lui-même, un garçon-en-groupe, et donc un simulacre d'être humain.

Cette crainte n'existait pas au sujet des filles. Les groupes de filles, celui par exemple que je formais avec mes compagnes de jeu, n'avaient rien à voir avec le groupe des garçons du catéchisme. Si l'inimitié entre les groupes de filles était bien le ciment principal de chacun des groupes, cette inimitié était d'une tout autre nature que la violence dont j'avais fait la découverte pendant les semaines de la chasse aux filles. Même si je n'étais pas capable d'analyser la différence, je la percevais très bien, et je n'imaginai pas alors que les filles puissent être capables d'une violence de nature analogue. Je n'avais donc aucune raison de mettre en doute chez une fille sa qualité d'être humain véritable, qui m'était par ailleurs évidente, parce que j'avais avec les filles un contact immédiat. Je les sentais, en quelque sorte, de l'intérieur, et même celles qui me paraissaient indignes (les menteuses par exemple) ne perdaient pas cette qualité que mon sentiment accordait d'emblée à chacune. Avec un garçon au contraire on avançait en terrain inconnu, instable, les sables mouvants guettaient à chaque pas, le sol pouvait se dérober à tout instant. Chez les garçons, on ne sentait pas le fond, il n'y avait pas de fond.

Aucun fil en moi ne reliait l'existence des garçons à celle de mon père ou des pères en général. Je savais, d'un savoir abstrait, que mon père avait été autrefois un garçon, que tous les pères avaient nécessairement été d'abord des garçons, que les garçons et les pères appartenaient au même genre masculin, par opposition aux filles et aux femmes, qui appartenaient au genre féminin. Mais, pour mon sentiment, il y avait solution de continuité entre les garçons et les pères, alors que je respirais la continuité d'atmosphère entre les filles et les mères, alors que je baignais dans cette continuité. La solution de continuité entre les garçons et les pères ne tenait pas du tout à une proximité heureuse et confiante que j'aurais éprouvée dans la présence de mon père et que les garçons ne pouvaient évidemment pas me donner. La présence de mon père, l'amour qu'il me témoignait et son intérêt pour moi n'ouvraient pas de passage profond entre lui et moi, ils ne faisaient que jeter entre nous la passerelle qui assurait l'échange superficiel. Son être m'était justement aussi étranger que celui des garçons. La solution de continuité entre les garçons et les pères tenait uniquement à la fonction des pères. Ceux-ci travaillaient pour subvenir aux besoins de la famille. Mon père étant, dans ce rôle, particulièrement actif et fiable, je

n'imaginai même pas qu'un père puisse ne pas être à la hauteur de cette fonction. Les pères étaient donc absolument indispensables. Mais les garçons, eux, n'avaient pas de fonction : ils étaient à la fois étrangers et « dispensables ». Ils étaient, au fond, superflus. Quand de plus ils se comportaient à la façon des garçons en groupe, quand, comme les garçons du catéchisme, ils se mettaient à se ressembler tous dans la même laideur bête et ricanante, j'étais soudain transportée d'admiration pour le beau visage énergique, sensible et intelligent de mon père, et mon cœur se soulevait vers lui dans une de ces tentatives d'affection qui retombaient aussitôt, sans que je comprenne pourquoi, dès que, par le sourire et le regard, il répondait à mon regard et à mon sourire. J'étais alors mal à l'aise et troublée, je me sentais coupable.

« Il faut tout dire à son papa et à sa maman », me reprochait mon père d'un ton caressant, insinuant, lorsqu'il comprenait parfois, non que j'avais menti – je ne mentais jamais, il le savait –, ni que j'avais voulu cacher quelque chose – il savait que je ne cachais rien –, mais que je ne lui avais pas fait confiance d'un sentiment, d'un état d'âme, et en particulier que je n'étais pas allée chercher près de lui la consolation d'un chagrin, d'une souffrance. Je disais pourtant vraiment « tout » « à mon papa et ma maman ». Ma confiance leur était entièrement livrée : j'étais fière qu'ils puissent lire en moi comme en un livre ouvert. Je mettais mon point d'honneur à leur être transparente. Je me voulais la transparence même, je me serais considérée comme déçue de moi-même, de ce que je considérais comme constitutif de l'être, si je m'étais découverte trop lâche, trop incapable de la vérité pour exposer au regard, le cas échéant, mes sentiments et mes pensées les plus intimes. La confession ne pouvait donc avoir pour moi rien que de naturel et même de désirable. Lorsque la « chère sœur » qui un jour nous conduisit à la collégiale afin que nous nous confessions pour la première fois nous ordonna de venir lui murmurer à l'oreille, quand nous sortirions du confessionnal, quelle « pénitence » le prêtre nous avait donnée, je ne perçus là rien d'exorbitant. J'étais incapable de ressentir ce que constituait une telle demande : le viol doux et le contrôle maniaque d'une conscience d'enfant que l'on prétendait initier à « la vie intérieure ». Une telle sollicitude spirituelle était intrinsèquement trop pareille à la sollicitude sentimentale de mon père pour que j'en puisse éprouver un malaise et être mise en alerte.

Cependant, lorsque mon père, d'une voix enveloppante et attristée, qui avait un goût de miel finement mêlé d'amertume, me rappelait que je devais « tout dire à mon papa et à ma maman », j'éprouvais, de plus en plus nettement, une lassitude, une sorte de découragement, peut-être même déjà un frémissement d'irritation, lointain, furtif. Je n'avais rien voulu cacher. Tout simplement, je n'avais pas parlé. Je sentais obscurément que « mon papa et ma maman » ne pouvaient pas tout consoler. Ainsi, les « chères sœurs » ayant décidé, à l'occasion d'une fête religieuse, de mettre en scène l'Annonciation, elles avaient choisi, pour représenter la Vierge, une de mes camarades qui lors des essais préparatoires avait pourtant très mal dit son texte. Or, je pouvais certes confier à mes parents qu'on avait donné le rôle de la Vierge à une autre élève, alors que j'avais récité bien mieux qu'elle. Ma mère s'indignait comme je l'espérais, mon père disait qu'il ne fallait pas attacher tant d'importance à jouer ce rôle, et passait aussitôt à autre chose. Que pouvais-je dire de plus ? La douleur d'être indigne de représenter la Sainte Vierge était trop profonde pour me venir aux lèvres, j'étais comme immergée en elle. Les mots n'avaient pas encore assez d'existence, ceux dont je disposais ne descendaient pas assez loin, n'étaient pas assez justes. Souvent ils laissaient échapper l'essentiel, que je ne parvenais pas à me formuler clairement à moi-même. Il n'en allait pas ainsi seulement pour la tristesse, mais pour toutes les émotions intimes et intenses. Je percevais mon attachement viscéral, presque déchirant, aux remparts, à la « promenade », à la collégiale, mon amour de chaque pierre, comme si chacune était vivante : je les caressais, le geste pouvait exprimer, mais les mots étaient trop faibles encore pour dire la puissance étrange de cet amour, ou pour contenir les délices de seconde naissance que j'éprouvai après ma première confession. Ces pages sont écrites d'abord pour venir en aide à la petite fille que j'étais, pour mettre à son service cet outil du langage qui lui manquait tellement et lui permet d'entrer, enfin, en possession d'elle-même. Bien loin d'être en mesure de m'aider à faire mûrir en moi les mots dont j'avais besoin, et bien loin donc de favoriser les confidences qu'il désirait de moi, mon père était justement la personne que je sentais le plus incapable de m'entendre. Cela m'était apparu très tôt. Si par hasard un geste ou une parole de moi trahissaient devant lui la ferveur dont m'emplissait, par exemple, une fête à la collégiale, son visage se figeait instantanément : c'était comme si je l'avais pris en traître. Son expression ne marquait pas seulement la surprise, mais une déception incrédule, une irritation rentrée et une réprobation vaguement scandalisée, comme devant un comportement gravement répréhensible dont on veut espérer qu'il s'agit seulement d'un égarement passager. Devant le pli serré de ses lèvres minces, je sentais ridicule ma ferveur.

Ma mère accueillait cette ferveur avec naturel, sans y porter une attention particulière. Ce qui lui en parvenait à travers mes gestes ou mes paroles était pris dans le courant d'échanges continu qui créait entre nous une atmosphère d'intimité, sans aucun doute porteuse d'illusions quant à la profondeur de la compréhension qui nous unissait, mais en même temps propice au travail intérieur des énergies. Si parfois quelque signe lui laissait entrevoir une source et une intensité de tristesse restées inexprimées, ma mère ne me rappelait jamais qu'il fallait « tout dire à son papa et à sa maman ». Son cœur ne sécrétait pas cette glu douceâtre, même si elle ne pouvait, dans le reproche en forme d'exhortation que me faisait mon père, entendre autre chose que l'amour infini qu'il se glorifiait d'éprouver pour ses enfants, et qui était pour elle un article de dogme – tout comme d'ailleurs l'amour qui les unissait l'un à l'autre. L'exigence propre de ma mère à mon égard était moins globale, mieux définie. Cette exigence ressortissait strictement au domaine de la morale, auquel mon père était foncièrement indifférent, et même parfaitement étranger. L'évidence, souvent complaisamment proclamée par lui, qu'il était « un homme bon », s'étendait à moi par une conséquence naturelle, puisque j'étais sa fille. Sa fille était nécessairement aussi incapable de mal qu'il l'était lui-même, et ne méritait, comme lui-même, que l'indulgence pour quelques manquements qui ne pouvaient être que bénins. Il en allait tout autrement de ma mère. Le point central de la morale était pour elle la haine du mensonge. Elle ne m'a pas seulement inculqué dès le plus jeune âge l'horreur du mensonge : il me semble avoir tété l'horreur du mensonge avec son lait, quand j'étais encore incapable de parler. Certes, cette horreur du mensonge n'avait pas chez elle pour seule source le pur amour de la vérité, le pur désir d'une relation honnête et juste à autrui. Elle était capable, très rarement mais de façon d'autant plus effrayante, de colères qui la transfiguraient en un ange infernal ou la défiguraient en une mer démontée, et qui m'emplissaient d'épouvante, cependant qu'elle me frappait à perdre haleine. Elle était née dans une famille violente, et en avait gardé un grand fond d'angoisse, qui se manifestait quand elle avait peur de faillir à sa tâche d'éducatrice. La terreur, jamais tout à fait endormie chez elle, de découvrir un jour en moi, trop tard, quelque perversité ou quelque tare morale parvenues au point de non-retour, faisait pour elle de ma véracité une question de vie ou de mort. Car si je lui avais menti, elle m'aurait senti échapper à son contrôle de façon beaucoup plus angoissante encore que lorsque je lui avais tiré la langue ou fait pipi au lit, puisqu'elle n'aurait pas même su par quelles voies j'étais en train de devenir un être diabolique, pas même su, peut-être, qu'il y avait là, près d'elle, à son côté, sous la forme de son enfant, un démon. Pour moi aussi, la véracité était donc une question de vie ou de mort. Car

si ma mère avait découvert, dans ces années-là, que je lui mentais, je crois qu'elle m'aurait tuée, tuée d'épouvante, sinon de coups. Pour échapper à l'angoisse qui m'était ainsi transmise, je n'avais d'autre issue qu'un respect scrupuleux, quasi maniaque, de la vérité, qui impliquait non seulement de ne pas mentir si ma mère me posait une question, mais de lui avouer spontanément mes fautes, et même mes sentiments et mes pensées dès qu'ils avaient quelque rapport avec le bien et le mal. Ne pas proférer de mensonge m'apparaissait seulement comme le premier degré de la vérité, en quelque sorte comme le socle sur lequel seul la vérité pouvait se dresser dans sa grandeur et son éclat.

Même si l'exigence absolue de vérité inscrite en moi par ma mère différait profondément de l'exigence sentimentale totale dont mon père ne cessait de tisser autour de moi la toile impalpable, la conjonction de ces deux exigences était fatale à tout effort, à peine amorcé, que tentait pour se dégager mon être étouffé. Puisque je confiais à ma mère, justement parce qu'ils me troublaient et que je les ressentais déjà comme mauvais, les mouvements intérieurs de refus, encore très fugaces, qui me détournaient de mon père, elle ne manquait jamais de me verser, sans m'accabler, en me faisant doucement honte, juste ce qu'il fallait de poison de culpabilité pour me paralyser, et les fils de la toile m'enserraient plus étroitement encore. Tout entière dédiée à mon père, ma mère devait nécessairement, sans même le vouloir ni le savoir, donc de la façon la plus insidieusement efficace, œuvrer contre moi. Contrainte, lorsqu'elle était jeune fille, de travailler malgré son dégoût comme serveuse dans un café, exposée aux grasses plaisanteries, aux regards et aux gestes grivois d'hommes grossiers, elle avait vu apparaître mon père comme une étoile à l'horizon. Eblouie sans retour par sa sensibilité subtile, son expression naturellement littéraire et son aisance rhétorique, intimement émerveillée par l'absence chez lui de tout propos ou geste déplacés et par ce langage de tendresse qui était le sien, elle voyait en lui l'image même de la finesse de cœur, la fleur de toute délicatesse morale. Sous peine de voir ébranlée par moi cette assise de son être et de son existence, elle ne pouvait que me soumettre par la terreur à sa propre angoisse, et par là me trahir à lui, travailler pour lui toujours – c'est-à-dire pour elle – jamais pour moi.

Arrêtée dans son développement naturel par la captation de ses forces d'amour, raidie dans une exaltation qui la sauvait momentanément du vide menaçant, l'enfant que j'étais s'élançait avec ferveur, sous

l'étendard de la transparence, l'épée de la vérité à la main, assez pareille à un Don Quichotte d'un genre nouveau, dans de mortelles impasses. Mais le feu détourné vers ces impasses était si ardent qu'il trouait l'horizon férocement fermé, et s'ouvrait par l'égarement même un passage hors de l'égarement. Le bonheur qui avait dilaté mon cœur après la confession m'avait révélé un regard qui n'était ni celui de mon père ni celui de ma mère, ni celui du prêtre ou des « chères sœurs », lesquels avaient tous besoin, pour savoir, que je dise. Ce bonheur m'avait révélé un autre regard, souverain, qui avait le pouvoir de me faire nouvelle si je consentais à ma nudité devant lui. J'avais compris qu'être neuve et être vraie était une seule et même chose. Au-delà de mon scrupule maniaque en matière de mensonge, un désir s'était éveillé en moi. Mon désir, encore inexprimé mais déjà absolu : être vraie, non seulement dans mes paroles, mais dans mon être. Que ma chair même, que ma substance soit vérité. Certes, dans toutes mes fibres j'étais vouée à mes parents. Toutes mes fibres leur avaient été consacrées, et je ne faisais sans cesse que renouveler la consécration qu'ils avaient faite à eux-mêmes de mon être. Mais en portant à leur point extrême les exigences de transparence et de vérité que m'imposait cette consécration, mon être inversait la violence d'étouffement qui lui était faite en une violence d'ouverture, en une violence de libération vers la hauteur, la profondeur, l'ampleur, en une poussée acharnée, obstinée, vers une dimension dont cette même consécration était la négation principielle.

L'irritation qui, de loin en loin, commençait à frémir en moi contre mon père était au fond toujours, de façon directe ou indirecte, en relation avec cette dimension, c'est-à-dire avec le refus par mon père de ma perception de cette dimension, avec la déception teintée de mépris qui se peignait sur son visage dès qu'il était témoin d'un geste ou d'une parole qui trahissaient ma perception de cette dimension. Et j'avais beau m'appliquer à lisser aussitôt mon irritation, à lui dénier toute justification, toute signification, et finalement toute importance, j'avais beau la réduire, comme ma mère m'apprenait à le faire, à une marque d'égoïsme de ma part, qui me rendait excessive et injuste envers le meilleur des pères, l'irritation frémissait toujours à nouveau, de plus en plus nette, de moins en moins rare – quoiqu'à intervalles encore assez espacés, de sorte qu'elle se laissait oublier et que je pouvais croire ce que je désirais croire, c'est-à-dire que malgré quelques légers nuages, facilement dissous, la transparence et l'harmonie entre mon père et moi étaient sauvées – que l'amour était sauf. C'est pourtant cette irritation amoncelée qui, toujours dupée,

allait un jour, très tard dans ma vie, ébranler enfin, avec des grondements de colère viscérale, la dernière strate du sol trompeur où mes pas tentaient encore d'adhérer.

Je ne ressentais nulle irritation lorsque j'avais avec mon père un sujet de désaccord précis et exprimé. A l'époque, il n'y en avait guère qu'un seul. J'essayais, avec un zèle de néophyte, de « convertir » mes parents, c'est-à-dire de les convaincre d'aller à l'église. Parfois, ma mère se laissait impressionner par mon éloquence au point de se rendre à la messe avec moi le dimanche suivant. Cela me rendait très heureuse. Mais, en général, le dimanche d'après, elle se trouvait trop occupée pour m'accompagner, et mon effort de persuasion était donc toujours à reprendre. Avec mon père, je n'avais aucun succès ; tout ce que je pouvais dire glissait sur lui sans trouver de prise. Mais il ne manifestait dans ce cas ni déception, ni réprobation, ni mépris. Ma ferveur seule le blessait, ma croyance le laissait indifférent, légèrement amusé. Cependant, pour ne pas laisser peser sur lui le soupçon d'une mécréance étriquée et sectaire, ainsi que pour se défaire de mes arguments, qui pleuvaient dru, et de mon entêtement, il se lançait, d'une voix pleine d'émotion théâtralement contenue, dans un long éloge du don de la foi, qui ne lui était malheureusement pas échu, et dans une nébuleuse profession de déisme, dont la péroraison exprimait invariablement la douceur infinie du pieux espoir d'être réuni un jour, dans un autre monde, à ceux qu'ils avait aimés en celui-ci. Ce n'était pas là mon compte, mais cela me fermait la bouche, pour cette fois-là du moins. D'ailleurs, en matière de croyance, j'étais moi-même à l'époque déiste sans le savoir. Je n'avais lu encore que quelques passages des évangiles : la figure du Christ ne m'était pas inconnue, mais elle ne m'était pas présente. Quant à sa mort sur la Croix pour la rémission des péchés, il faut croire que c'est une doctrine à laquelle j'étais foncièrement réfractaire : autant en effet il est certain qu'on m'en a parlé, et abondamment parlé, tant à l'école qu'à l'église, autant il est certain que tout ce qu'on a pu m'en dire n'a pas fait sur moi la moindre impression. La Passion du Christ ne me laissait certes pas insensible, mais elle m'était mystérieuse et me restait lointaine. Mon cœur et ma pensée ne s'y arrêtaient pas. Le christianisme, sous quelque forme que ce soit, m'était en fait encore étranger à l'époque. « Dieu » était le mot dont j'avais uniquement besoin, qui me soulevait et m'emportait avec lui. A la fois immense et total, ce mot était l'unique réceptacle de la dimension dont l'expérience m'avait saisie et aimantait mon être. « Dieu » était la parole formée par cette dimension pour se dire elle-même.

Lorsque, le dimanche matin, nous allions, mon père et moi, « tous les deux », comme il disait, longer les remparts en suivant la

« promenade », je marchais à son côté dans un sentiment de fierté et de sécurité parfaites : je savais qu'il me défendrait contre tout danger, même au péril de sa vie. Nos cœurs comme nos pas semblaient à l'unisson dans l'amour de ces lieux. Il était très sensible à la beauté des vieilles pierres, moussues près du sol et plus haut couvertes de lichen, où giroflées et valérianes fleurissaient dans les fentes jusqu'au bord des créneaux. Parfois, par quelques phrases toujours les mêmes, qui lui étaient restées de ses lectures d'école, et toujours avec les mêmes inflexions de voix sur les mêmes mots, il célébrait d'un ton lyrique le charme prenant des choses anciennes, la nostalgie des temps révolus. J'étais moi aussi très sensible à la beauté et au charme de ces pierres qui semblaient nées de la terre végétale, et j'étais donc obligée, malgré un malaise dont je ne saisissais pas l'origine, de me persuader que j'étais au fond en parfaite communion avec lui. En réalité, j'étais doublement en porte-à faux. Je commençais à deviner, sans pouvoir encore analyser mon impression, que mon père, lorsqu'il parlait de ses sentiments, ne cherchait pas tant à exprimer sa relation à ce qu'il aimait qu'à se délecter et à faire parade de sa sensibilité, dont il se savait un gré extrême. Cette distance pressentie entre lui-même et ses paroles non seulement suscitait chez moi une gêne, mais elle faisait naître un doute quant à l'authenticité de ce qu'il exprimait, et cela alors même que toute mise en doute de sa sensibilité m'apparaissait sacrilège, tant j'étais écrasée sous le dogme, gravé en moi par ma mère, de la profondeur et de la délicatesse de sentiment de mon père, et tant, même à travers une forme recherchée et usée, sa sincérité était de quelque façon évidente, semblant ne pouvoir être suspectée que par la plus noire malignité. Le dogme en devenait encore plus intangible, et le doute absolument impensable, ce qui ne l'empêchait pas de s'insinuer toujours à nouveau. Ce fut là pour moi le commencement d'un grand et long tourment, qui se doublait d'un autre, sans bien sûr que je puisse entrevoir, même de loin, l'identité essentielle de ces deux tourments. Quand mon père parlait comme il le faisait du charme des vieilles pierres et du temps passé, c'était comme si son sentiment et sa parole passaient à côté de l'essentiel. J'éprouvais un manque douloureux, une sorte d'absence étouffante. L'accent de vénération dans la voix de mon père m'en imposait, repoussant mon impression dans une zone obscure, sans pour autant lui ôter de sa force. Car mon cœur aussi vénérât, avait faim de vénérer, mais ce qu'il vénérât dans ces pierres, ce n'était pas le passé, c'était au contraire la présence, présence pleine, immuable, hors du temps. Face à cette présence absolue, les phrases littéraires de mon père étaient fades et débiles. Elles ne subsistaient pas. Frappées d'un signe d'impuissance, elles étaient déjà jugées. Elles étaient jugées en moi, non par moi. Mon père était jugé en moi, non par moi. Je ne m'appropriais pas la

sentence. Elle était seulement là, quelque part au fond de moi, non reliée, sentie, non pensée.

A la belle saison était célébrée, chaque année par deux fois, ce qu'on appelait la Fête-Dieu. Les images que ces jours ont fixées en moi n'appartiennent pas à l'espace-temps ordinaire. Ce sont les visions à la fois successives et simultanées d'une tapisserie somptueuse et immémoriale, les aspects chatoyants d'une seule et même épiphanie, celle de quelque Jérusalem non pas céleste, non pas terrestre, non pas intérieure ni extérieure, mais seulement réelle : réelle absolument, gorgée de réalité. La veille de la fête, en fin d'après-midi, apparaissaient dans les rues des groupes de deux ou trois hommes, qui se mettaient aussitôt au travail : des pavés étaient descellés et de grands mâts plantés tous les dix mètres, de chaque côté, sur tout le trajet que devait suivre la procession. L'aube me trouvait debout, tant était grande ma crainte de ne pas me réveiller à temps. Dès le soleil levé dans sa gloire d'été, des cohortes de séminaristes, armés de règles, d'équerres et de compas géants, franchissaient l'une des portes et se répandaient en silence dans la fraîcheur encore ombreuse du bourg. Ils étaient suivis par des troupes de garçons plus jeunes, également silencieux et porteurs de seaux emplis de sciure teinte en couleurs éclatantes, pourpre, violet, ocre et blanc. Je n'avais jamais vu tant de garçons à la fois, de tous âges, de toutes tailles, et ne pouvais comprendre d'où ils sortaient soudain en si grand nombre, et dans une telle discipline, si exacte, dans cet ordre admirable et ce calme. Avec une détermination exempte de toute hâte, mais sans perdre un instant, ils se mettaient à l'œuvre. Ils ne marquaient jamais la moindre hésitation, et pourtant, nul ne semblait diriger leurs gestes. Le tapis ocre frangé de pourpre se déroulait magiquement d'une porte du bourg médiéval à l'autre. Tous les deux ou trois cents mètres, à des endroits judicieusement choisis pour leur signification symbolique, le tapis s'interrompait au bord d'une composition en rosace, vitrail éclatant à même le sol, attirant et captivant le regard comme celui qui, des hauteurs de l'abside, dominait la nef de la collégiale. Chaque rosace était autre par les arabesques et les thèmes représentés. Dans le cercle central se détachait sur fond pourpre ou bien l'Agneau, ou l'hostie au-dessus du calice, ou la colombe du Saint-Esprit, ou la croix, ou encore quelque géométrie dont la beauté m'était le signe du sens mystérieux que j'y présentais et qui m'attachait plus profondément encore que celui des figures. Tout était si rapidement exécuté qu'on en pouvait à peine suivre l'accomplissement. Se détournait-on un instant, s'éloignait-on de quelques pas

afin de ne pas manquer ce qui se passait un peu plus loin : lorsqu'on revenait, tout était achevé. Il aurait fallu avoir des yeux tout autour de la tête. Tandis que les séminaristes entraient dans le bourg par une des quatre portes, des hommes venant de la campagne y pénétraient par la porte opposée, traînant des jonchées de fougères dont l'âcre odeur m'imprégnait de vigueur. Ils garnissaient, sur deux mètres environ, la partie basse des mâts plantés la veille avec ces fougères disposées en couches épaisses, d'un vert tour à tour clair et profond. Pendant ce temps, d'autres hommes, juchés sur des échelles, fixaient en haut des mêmes mâts, en un feston continu, une forte guirlande de tissu blanc travaillé en « nids d'abeilles », et les femmes tendaient sur les façades, d'une fenêtre à l'autre, d'immenses draps éclatants, tout piquetés de fleurs qu'elles venaient de coudre une à une sur l'étoffe. Des brassées de fleurs arrivaient de partout, des lys blancs, des pieds d'alouette géants, d'un bleu profond, des églantines et des roses, toujours plus de roses, une profusion miraculeuse, qui ne pouvait venir des seuls jardins que l'on devinait ici et là dans le bourg derrière leurs grands murs. Perchés sur des chaises ou des tabourets, les uns et les autres piquaient ces fleurs dans les fougères dont on venait d'entourer la partie basse des mâts. Plusieurs de mes camarades aidaient leurs mères en leur passant les fleurs. Le soleil montait, chassant l'ombre et la fraîcheur, éclairant cette activité alerte, calme et gaie. Moi aussi, j'aimais m'affairer autour des mâts avec les autres, choisissant les plus beaux lys, les plus belles roses. Mais je ne tenais pas en place. Je savais qu'il devait y avoir à l'une des portes un « reposoir ». Il me fallait y courir, une autre splendeur m'attendait. Quand j'arrivais, on était en train de tendre de velours rouge une haute et large charpente de bois dressée la veille : une dizaine de marches menaient à un autel qui se trouvait ainsi surélevé de six ou sept mètres. D'immenses bouquets marquaient les extrémités des marches et recouvraient presque entièrement l'autel, où se dressaient, parmi les fleurs, de grands cierges blancs.

Mais je n'avais plus le temps de m'attarder, je devais rentrer m'habiller pour la messe et la procession. Je revenais en évitant religieusement d'effleurer le tapis maintenant achevé, que le prêtre portant l'ostensoir devait être le premier à fouler. Ma mère m'aidait à enfiler la robe blanche et posait avec soin sur mes cheveux la fine couronne de roses en organdi blanc que toutes les élèves de l'école devaient porter pour prendre part à la procession. Il y avait d'abord la grand-messe dans la collégiale emplie de fidèles, une heure d'attente joyeuse. Puis les lourds battants de la porte principale, toujours fermée en temps ordinaire, pivotaient dans un gémissement majestueux. Cette lente ouverture signifiait pour moi l'entrée

dans la plénitude de la fête, son apogée. Revêtu d'une chasuble d'or, tenant des deux mains l'ostensoir sur sa poitrine, le prêtre quittait l'autel dans les vapeurs d'encens et descendait solennellement la nef. Il franchissait le seuil dans le tonnerre des orgues, mon cœur submergé craquait comme s'il voulait se rompre. Dès que le prêtre paraissait dehors, quatre séminaristes en aube blanche élevaient au-dessus de lui le dais rouge et or, et la procession se mettait en mouvement au rythme du dais, s'ordonnant peu à peu derrière lui. Tandis que le tapis se défaisait sous les pas du prêtre, deux files interminables se formaient, l'une à droite, l'autre à gauche, d'abord les enfants de chœur, en robe rouge et surplis blanc, chacun porteur d'une corbeille emplies de pétales de roses. On entonnait un cantique, le prêtre parvenu à la première rosace élevait l'ostensoir, et les enfants de chœur, d'un même geste, lançaient un premier vol de pétales qui retombaient doucement. La beauté de leur geste, la grâce de ces pétales, clairs ou sombres, doux ou éclatants, posés délicatement sur les pavés, clôturaient pour moi la fête, désormais achevée et parfaite. Mon cœur était saturé, il ne pouvait recevoir davantage. Ce qui suivait n'était plus que répétition et, en quelque sorte, menue monnaie. A la suite des enfants de chœur, nous toutes, élèves de l'école des « chères sœurs », avançons également sur deux files sans fin, l'une à droite, l'autre à gauche de la rue, les plus jeunes en tête, puis les « grandes », chacune portant une oriflamme blanche. On apercevait parfois, très loin devant nous, le dais immobile ou en mouvement. Des prières, des cantiques, commençaient, finissaient, on ne savait trop où on en était. Parfois on n'avancait plus, on s'ennuyait un peu et on bavardait avec les voisines. Au reposoir, on distinguait le prêtre en haut devant l'autel, la liturgie était déjà presque terminée, il y avait des génuflexions, des signes de croix, on saisissait quelques bribes de latin chanté. La procession longeait alors une partie des remparts, jusqu'à la porte suivante, où était parfois dressé un second « reposoir », puis elle rentrait dans le bourg et se dispersait peu à peu devant la collégiale. Chacune de nous rentrait chez elle pour se changer.

Un moment plus tard, j'étais à nouveau dans la rue. Deux ou trois camarades arrivaient. Nous pouvions maintenant marcher nous-mêmes sur le tapis en grande partie saccagé, nous pouvions ramasser les pétales sur les pavés. En réalité, nous étions désemparées. Ce n'était plus la fête, et nous ne parvenions pas non plus à rentrer dans le cours ordinaire des jours. Nous courions un peu à droite et à gauche, nos cris résonnaient trop. Ici et là, on ôtait les draps tendus sur les façades. Les mâts seuls se dressaient encore, la guirlande entre eux s'animait sous un souffle. Mes camarades rentraient. Je ne pouvais me décider à en faire autant. Je persévérais,

immobile, dans le silence limpide. L'heure était transparente, suspendue au bord de la nuit, j'étais suspendue avec elle sur cette balance enchantée, dans l'impalpable justesse des astres. Je n'osais plus même respirer. Aux fougères noircissantes, les lys accrochaient leur surprenante blancheur.

Mais la nuit soudain prévalait, et, déliée, je pouvais rentrer.

Je n'aurais pas su dire ce que signifiait cet instant, je sentais seulement qu'il ne m'était pas donné par hasard, et qu'il ne m'était pas donné par hasard au moment où, après la surabondance du jour écoulé, la fête étant close, je ne pensais pas qu'il puisse y avoir encore quelque chose à attendre, ni que mon être soit capable de plus – ma persévérance à ne pas rentrer, cependant, en savait manifestement plus long que moi. Je comprenais que cet instant m'offrait, décanté, condensé, le sens de la fête, sa quintessence, que j'étais impuissante à recueillir, parce que les mots pour cela n'étaient pas encore formés. Ce hiatus dans une compréhension à la fois aiguë comme une vrille et pourtant informulée, purement intuitive, commença dès lors à susciter chez moi des états violents, où je suffoquais sous l'effet d'une pression intérieure qui ne trouvait pas d'expression. La profondeur se soulevait, se convulsait de ne pouvoir accéder à la lumière, de ne pouvoir prendre pleinement part à l'existence. Je ne savais que renouveler le souvenir de la beauté de cet instant, sans pouvoir jamais aspirer en moi le suc dont cette beauté était la manifestation, et dont j'avais faim comme le nourrisson du lait maternel.

J'étais déjà entrée dans la seconde moitié de ma vie quand l'intuition se mua enfin en saisie libératrice. Il m'apparut que la transparence de cette heure suspendue n'était ni diurne ni nocturne, et n'était pas non plus un mélange de jour et de nuit. C'était un jour qui ne séparait pas, mais unissait, une nuit qui ne confondait pas, mais révélait. Cette transparence était une réalité nouvelle, en qui les contraires du jour et de la nuit, sans cesser d'être perceptibles, devenaient un. Or la Fête-Dieu tout entière était justement, non pas dans l'esprit des gens d'Eglise qui l'organisaient si magnifiquement, mais dans mon sentiment qui la recevait de façon immédiate, naïve, une expérience de l'unité du ciel et de la terre, de la nature et de l'esprit, une intuition de leur identité intime et ultime dans leur opposition même. Le céleste n'y était si puissamment spirituel que par la force de sa racine sensuelle ; le terrestre n'y était si délicatement, si délicieusement enivrant que par son achèvement en efflorescence de l'esprit.

Mais cette unité de l'être, qui en est en même temps le degré le plus réel, n'était pas nécessairement liée à la profusion chatoyante de formes, de couleurs et de sensations qui caractérisait la Fête-Dieu. La

collégiale, dans la familiarité de laquelle je vivais, me pénétrait jour après jour de cette même unité, plus sobre, mais pas moins subtile. Sa présence était une union des contraires stable et permanente. Puissante dans les piliers, dressée dans les tours, hardie dans les flèches, creuse et arrondie dans la nef et l'abside, douce le long des voûtes, sa pierre au plus haut point à la fois masculine et féminine, au plus haut point à la fois esprit et matière, n'était pourtant ni masculine ni féminine, ni esprit ni matière, mais était le mystère vibrant de leur union en une même substance. Tout occupée à mes courses et mes jeux, comme je l'étais le plus souvent, j'en recevais cependant l'impression ininterrompue.

Durant ces années, la guerre n'eut que peu de réalité pour moi. Le bourg était pourtant en zone occupée. La « Kommandantur » était située hors les murs, mais, de la « promenade », on l'apercevait. Je savais la présence des Allemands dans cette « Kommandantur », où ils me semblaient rester constamment enfermés. Les soldats allemands ne paraissaient jamais à l'intérieur des remparts, ou, si peut-être ils y venaient, c'était sans uniforme. Je ne me souviens pas d'en avoir vu un seul en dehors de celui qui sciait du bois de chauffage à côté de l'usine où j'allais parfois, le soir, chercher mon père. Je n'ai jamais non plus entendu parler allemand dans la rue, ni remarqué, chez un commerçant, quelqu'un qui s'exprimait avec un accent étranger. Les Allemands étaient invisibles, et la menace qu'à travers les conversations des adultes je comprenais qu'ils représentaient, me restait abstraite. Rien ne venant perturber le déroulement de mon existence quotidienne, je vivais sans rien percevoir au-delà.

Je n'ignorais pas pourtant que c'était la guerre. Dans la nuit, un long moment après le repas du soir, quelques voisins immédiats se glissaient dans la maison malgré le couvre-feu et montaient l'escalier qui menait au grenier, où ils retrouvaient l'épicier propriétaire des lieux dans une petite pièce aménagée sous les combles, située à l'arrière et qui n'avait pour ouverture qu'une lucarne invisible de la rue. Dès que mon père les entendait dans l'escalier, il se joignait à eux, et je le suivais. Réunis dans l'obscurité, le visage penché en avant pour mieux entendre, ils écoutaient la radio, ce qui était évidemment interdit, puis, à la lueur d'une bougie, ils déplaçaient sur de grandes cartes des épingles à têtes de différentes couleurs, qui servaient à marquer la place, les avancées et les reculs des armées allemandes, italiennes et alliées. J'étais là dans un coin, nul ne faisait attention à moi, nul ne songeait à m'écarter, ces cinq ou six hommes

parlaient librement devant moi. Prudence ou manque d'intérêt, aucune femme n'assistait à ces réunions. Malgré les précautions prises pour n'être ni vus ni entendus, l'atmosphère dans cette petite pièce n'était pas grave ni pesante, il y régnait plutôt une certaine excitation, que les nouvelles reçues renforçaient ou tempéraient. Je me sentais bien dans la compagnie de ces hommes, j'avais un agréable sentiment de secret et de sécurité à la fois. Près d'eux, la guerre se réduisait pour moi à un grand jeu, plein des aventures et des périls de l'imagination.

Deux fois seulement, la réalité de la guerre s'approcha jusqu'à me toucher, pour finalement m'épargner, mais j'en gardai chaque fois une marque profonde. Tous les dimanches, mon père parcourait en vélo la campagne environnante pour se rendre chez des paysans où il achetait la nourriture que ceux-ci voulaient bien lui vendre. Parfois même, comme on l'a vu plus haut, je l'accompagnais. Sans ces tournées dominicales, nous aurions souffert de la faim. On lui représentait qu'il avait toute chance de se faire arrêter par les Allemands une fois ou l'autre, et que ça pouvait se passer très mal. Mais il était convaincu que s'il rencontrait des Allemands, tout se passerait au contraire très bien. « Ils ne me feront pas de mal », disait-il. Mon père avait fait en Alsace, quand il avait entre quinze et dix-huit ans, son apprentissage de mécanicien. Il y avait acquis de bons rudiments d'allemand et une grande considération pour le caractère allemand. Il était plein d'admiration pour l'organisation intelligente et efficace qui régnait dans les usines de cette province alors récemment redevenue française, mais de mentalité profondément allemande aux yeux de mon père. Son estime pour les vertus allemandes de travail, de méthode et de conscience professionnelle se doublait d'un mépris moqueur pour l'absence de ces mêmes qualités chez la plupart des Français. Il voyait les Allemands comme il se voyait lui-même, il retrouvait en eux l'image idyllique de lui-même qu'il nourrissait et chérissait. Les Allemands constituaient en quelque sorte une multiplication de lui-même, un peuple de bons pères de famille, pénétrés du sens de leurs responsabilités, uniquement soucieux du bonheur et du bien-être des leurs, et s'appliquant avec zèle, en vue de la réalisation de ce but incomparable, sublime, à l'exécution irréprochable de leur travail professionnel. Par le plus grand des malheurs, ce peuple sensible et honnête se trouvait égaré dans une guerre de conquête par le patriotisme inepte et délirant de ses chefs politiques. Dire que mon père n'était pas patriote serait trop peu dire. La mort de son propre père, tué au front dès les premiers jours de la Grande Guerre, alors que lui-même n'avait que cinq ans, avait radicalement discrédité à ses yeux l'idée de patrie. La conjonction du mépris que lui inspirait le patriotisme et de la

sympathie invincible qu'il éprouvait pour l'Allemand en tant que réplique de sa propre image de lui-même, ainsi que l'orgueilleux plaisir de se distinguer de la foule, d'oser l'affirmation de sentiments peu communs, tout cela l'empêchait de prendre au sérieux le danger qu'il courait lors de ses expéditions dans la campagne. Il y avait dans son courage une confiance insolite, irritante de façon indéfinissable, qui trahissait, comme je l'ai compris plus tard, un désir secret, à lui-même inavoué, de rencontrer chez l'Allemand, chez l'ennemi, son double.

C'est ce qui se produisit un dimanche d'été. La nuit tombait, l'heure du couvre-feu était passée, mon père n'était toujours pas rentré. Ma mère, d'inquiétude, perdait la raison. Finalement, folle d'angoisse, sans un regard pour moi qui courus derrière elle, elle se précipita en robe de chambre dans la rue déserte, et là, dressée, figure tragique hurlant son désespoir, elle clama aux quatre points cardinaux le prénom de mon père, dont l'écho me semblait résonner jusqu'aux extrémités de la terre. Je ne puis dire à quel point me bouleverse encore aujourd'hui la voix de mon père retentissant soudain en réponse à ce cri depuis l'une des portes du bourg. Un instant plus tard, il apparaissait, mince trait sombre dans la haute ouverture, le trait devint forme, il était là, et la porte de la maison se referma sur nous.

Il venait de quitter deux soldats allemands qui l'avaient arrêté sur le chemin du retour, à plusieurs kilomètres du bourg. Il leur avait aussitôt adressé la parole en allemand, et leur avait montré de lui-même ce qu'il transportait, les désarçonnant à la fois par son naturel et par l'usage de leur propre langue. Entre naïveté et rouerie, il leur avait parlé comme un père de famille à des pères de famille : un père de famille ne peut laisser mourir de faim sa femme et ses enfants. Ils le savaient bien, eux qui avaient sans doute aussi femme et enfants. Sa sincérité et sa franchise, plus évidentes encore qu'elles n'étaient vraies, eurent bientôt établi entre lui et eux la connivence qu'il espérait, sur le plan d'une solidarité universellement humaine assez forte pour tenir en échec la réalité immédiate de la guerre. La conversation s'était engagée. Il avait dû expliquer dans quelles circonstances il avait appris l'allemand, et je ne doute pas qu'il ait fait vibrer habilement, juste ce qu'il fallait et pas trop, la corde de sa considération pour les vertus germaniques. Les soldats allemands étaient à pied, et mon père, qui sentait bien qu'il ne fallait pas risquer de gâter leurs bonnes dispositions en brusquant les choses, avait fait le chemin à pied avec eux, guidant son vélo de la main et essayant de ne pas penser à l'inquiétude croissante de ma mère. Lorsqu'ils furent près du bourg, il ne fut pas question de la « Kommandantur ». Les deux soldats exigèrent seulement de mon père

qu'il leur donne ce qu'il rapportait de beurre, denrée devenue très rare. Ainsi, tout s'était passé comme mon père avait dit que les choses se passeraient si jamais il se faisait arrêter par les Allemands. Il s'était tiré d'affaire exactement de la façon qu'il avait prévue et prédite. Cela le renforça encore dans sa conviction que l'image qu'il se faisait des Allemands était juste, seule juste, et que les horreurs que l'on commençait à entendre sur leur compte, au sujet des Juifs en particulier, étaient forcément inventées, une de ces rumeurs comme il en court sur l'ennemi en temps de guerre. Si quelque chose de ces horreurs était vrai, ce ne pouvait être que le fait de quelques déséquilibrés. Ne venait-il pas de faire la preuve que les Allemands étaient des hommes comme lui, c'est-à-dire des hommes bons, comme lui-même était un homme bon ?

La connaissance que mon père avait de l'allemand ne servit pas qu'à lui. Un de ses camarades fut un jour surpris aux abords de l'usine en train de voler dans la réserve de bois de chauffage des Allemands. Il avait commencé par prendre de temps en temps une ou deux bûches, puis s'était enhardi jusqu'à en faire une pratique régulière. Le soldat allemand chargé de scier et de ranger le bois finit par trouver étrange que son travail de la veille lui semble chaque matin diminué. Il fit le guet et prit l'ouvrier sur le fait. Il était en train de le tirer par le bras en criant « Kommandantur ! Kommandantur ! », quand mon père, quittant l'usine en fin de journée, entendit, s'approcha et se mit à parlementer avec l'Allemand. Il réussit à l'apaiser en faisant promettre à son camarade, trop heureux de s'en tirer à si bon compte, qu'il ne toucherait plus jamais à ce bois.

A la suite de ces deux incidents, mon père fut appelé deux ou trois fois à la « Kommandantur » pour servir d'interprète entre une personne arrêtée et les autorités allemandes. Il eut assez de chance, sans doute aussi assez d'habileté persuasive, pour obtenir que la personne arrêtée soit relâchée. La dernière fois cependant, l'accusation était très grave, et les choses faillirent tourner mal. A la suite de contrôles, une pièce importante exécutée à l'usine et destinée à l'armée allemande fut trouvée défectueuse. Les Allemands criaient au sabotage. Mon père lui-même n'a jamais su avec certitude si l'ouvrier chargé de ce travail avait simplement fait une erreur ou si, appartenant peut-être à un réseau de résistance, il avait vraiment saboté la pièce. Il fit ce qu'il put pour démontrer que c'était une erreur, mais il eut du mal à en convaincre le commandement allemand. La balance pencha finalement du bon côté, l'ouvrier fut libéré. Mais mon père savait qu'il avait usé dans cette affaire ce qu'il avait pu avoir de crédit auprès des Allemands, et qu'une autre du même genre le mettrait plus ou moins en

danger lui-même. A son grand soulagement, il ne fut plus appelé à la « Kommandantur ».

Mon père n'inclinait nullement à la « collaboration ». Sa relation avec les Allemands, d'ailleurs tout à fait épisodique, était certes ambiguë, mais dépourvue de tout calcul dicté par des intérêts mesquins. Sa sympathie pour les Allemands tels qu'il les voyait ne l'aurait pas davantage conduit à un engagement politique à leur côté. La pensée d'une forme quelconque de collaboration avec l'ennemi ne pouvait pas même l'effleurer. La confiance, en tant que principe cohésif du nid sentimental indéfectible dont il avait le besoin le plus violent, était l'élément dans lequel il se mouvait et respirait. Cela le rendait d'une part totalement inapte au rôle de traître, et d'autre part concentrant à tel point ses énergies sur l'entretien, la défense et la jouissance de ce nid qu'il ne pouvait même concevoir qu'on puisse éprouver un intérêt profond et passionné pour autre chose. Un tel intérêt lui paraissait instantanément bizarre, suspect, et répréhensible. Sa curiosité était assez vive, mais superficielle, il n'accordait d'importance, et même d'existence, qu'à sa famille et à ce qui pouvait signifier pour elle bonheur ou malheur. Tout le reste – c'est-à-dire tout – n'avait pas pour lui de réalité sentie, donc pas de réalité véritable. La Résistance, qui impliquait de mettre une cause au-dessus de la famille, était pour son sentiment quelque chose d'incongru, de fou, d'une folie frivole qui tenait de la trahison. Il était trop lucide et réaliste pour souhaiter la victoire finale des Allemands. Mais cette victoire n'aurait été à ses yeux que la conséquence aussi regrettable qu'inéluctable de leur supériorité dans les domaines de la technique et de l'organisation, donc de l'efficacité et de la puissance. Aucune considération d'un autre ordre ne serait venue troubler ce constat et ne lui aurait rendu cette victoire inacceptable, intolérable.

Mon deuxième « souvenir de guerre » est moins étroitement personnel. Il ne concerne pas seulement mon père et à travers lui ma seule famille, mais tous les hommes du bourg et par là le bourg tout entier. Il se situe vers la fin de la guerre. Quelque temps après le débarquement allié en Normandie, le bourg se trouva suspendu pendant une interminable journée dans une attente dont l'issue tragique aurait pu avoir une tout autre ampleur. Tout le monde savait que la défaite des Allemands était proche, l'armée de libération avançait, elle avançait vers notre région. Un samedi soir, quelques jeunes gens, convaincus que les Américains allaient arriver d'un moment à l'autre, commirent l'impardonnable sottise d'habiller une femme en Marianne et de venir parader avec elle sur la place de la collégiale en chantant la Marseillaise. Sans comprendre ce qui se jouait là, j'assistais, parmi d'autres habitants du bourg, en assez petit nombre, à ce

spectacle pour moi très étonnant. Or l'armée de libération, dans une marche directe vers le Sud, avait dépassé notre région sans la libérer. Le lendemain matin quand je me réveillai, une chape de plomb pesait sur le bourg. Il était interdit de sortir. Les volets restèrent clos tout au long de cette journée d'été. J'appris, car il fallut bien répondre à mes questions – j'avais alors près de huit ans – que les Allemands, en représailles, allaient prendre dix otages dont ils tireraient les noms au sort parmi ceux de tous les hommes du bourg. Je compris sans vraiment saisir ce que cela signifiait. C'est l'état de mon père qui fit monter en moi l'angoisse. Il était assis à la table, prostré, le visage posé sur ses avant-bras, immobile et muet comme une pierre. Par moments il se redressait, le regard fixé droit devant lui dans le vide, et restait ainsi pendant des heures, toujours immobile et muet comme une pierre. J'avais les yeux attachés sur lui. Je me souviens de chaque minute comme d'un poids qu'on ne pouvait soulever. Derrière les volets, le soleil semblait arrêté. Vers le soir, les Allemands procédèrent à l'arrestation des otages. Il y eut soudain des pas dans la rue, ils s'arrêtèrent, on ne savait devant quelle porte ils s'étaient arrêtés. Ils reprirent, s'arrêtèrent plus loin. L'attente se prolongea, on ne savait ni le nom des otages ni combien d'entre eux avaient déjà été arrêtés. Finalement, on osa respirer comme on émerge d'un cauchemar qui pourtant adhère à l'esprit et dont il est impossible de jamais sortir tout à fait. La vie continua, les mois passèrent. Les Américains finirent par libérer aussi notre région. Sur les dix otages, huit réapparurent au fil des jours et des semaines suivantes. Deux ne revinrent jamais.

Quelques mois après la libération de notre région, mon père mit à exécution un projet que la guerre l'avait empêché de réaliser plus tôt : il créa, dans la ville portuaire que nous avions quittée quatre ans auparavant, et qui n'était plus que ruines, mais qui allait vite redevenir le site industriel important qu'elle avait été avant la guerre, un atelier de mécanique. Les débuts furent plus que modestes. Grâce à la mise en commun des économies de mes parents et de celles d'un collègue de travail que mon père aimait bien, il fut possible d'acheter un tour. Sur ce tour, mon père et son camarade travaillaient à tour de rôle douze heures d'affilée, chacun la moitié du jour et la moitié de la nuit. Mon père ne vivait donc plus avec nous pendant la semaine. Il rentrait par le car le samedi en fin d'après-midi, porteur de friandises pour ma sœur et moi, et repartait très tôt le lundi matin. Au bout d'un an environ, vers la fin de ma quatrième année à l'école des « chères sœurs » – j'avais alors autour de neuf ans – la décision me fut

annoncée, que je n'avais pas prévue : nous allions partir, nous allions déménager pour rejoindre mon père, pour habiter avec lui là-bas, dans une des rares maisons que les bombardements n'avaient pas détruites. Mon père avait déjà retenu un appartement.

J'étais inconsolable. J'allais quitter la « promenade », quitter les remparts, les douves, les portes, les pavés, les ruelles. J'allais quitter la collégiale, je n'assisterais plus jamais à la Fête-Dieu. Seule et noyée de chagrin, je parcourais tous ces lieux. Je finis par me jeter dans l'herbe épaisse de la « promenade », je me pressais contre la terre en sanglotant de toute mon âme. Que m'importait de quitter les gens, même ceux que j'aimais bien ? C'était les pierres que j'aimais. Elles m'avaient ouvert un sein mystérieux et m'y avaient recueillie. Elles m'avaient offert leur force dressée et je m'y étais appuyée. Elles m'avaient parlé une langue silencieuse, une langue de justesse et de fermeté que personne d'autre ne parlait et que je ressentais comme ma véritable langue, comme ma langue originelle que j'allais perdre, parce que je ne savais pas encore la parler moi-même. J'allais être déracinée, arrachée à l'immensité enclose dans les remparts et dans la collégiale. J'allais perdre la hauteur et la profondeur, perdre la dimension hors de laquelle tout, soudain, n'était rien – le monde soudain plat, l'existence creuse. J'allais tout perdre.